

Jean Désy et Rita Mestokosho, François Turcot, Christine Germain

Hugues Corriveau

Numéro 140, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2010). Compte rendu de [Jean Désy et Rita Mestokosho, François Turcot, Christine Germain]. *Lettres québécoises*, (140), 38–39.



Jean Désy et Rita Mestokosho, *Uashtessiu Lumière d'automne*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Chronique », 2010, 112 p., 19 \$.

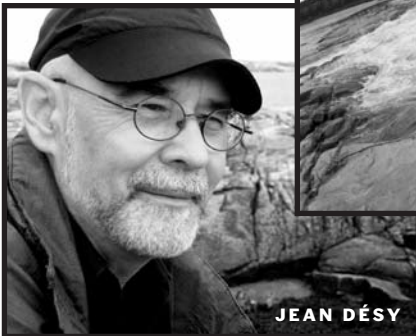
Échanges épistolaires

La décision peut être risquée de choisir la poésie pour correspondre. Or, Jean Désy et Rita Mestokosho ont réussi là où beaucoup se seraient cassé les dents, à cause d'une authenticité frappante, convaincante, qui trace une ligne de vie entre les mots.

Que ceux qui craignent les épanchements romantiques, que ceux qui ne supportent pas, même de loin, une certaine exaltation des émotions s'éloignent de ce livre. Car ce dernier est bourré jusqu'à l'os d'une conception naturaliste de la présence de l'âme en chacun, d'une volonté presque aveugle de plonger au cœur du bonheur, au cœur de Gaya, et de la terre, et de la mer, et des êtres vivants, et du vent, et de plus encore pour exhausser la bonté d'être. Or, on peut bien avoir quelque



RITA MESTOKOSHO



JEAN DÉSY

allergie devant les bons sentiments, on peut bien être réfractaire devant la pléthore de joliesse qui pullulent, rien n'y fait : quand on sent, par tous les mots, la justesse du témoignage, quand on sent chez ces auteurs une telle exactitude dans la communication, on ne peut que savourer ce témoignage d'une très grande beauté.

L'ÂME À TOUT VENT

Rita Mestokosho croit fermement « que le poème est la survie/de nos âmes nomades » (p. 22). Elle s'applique ainsi à jouir d'une incarnation constante, d'une communion intense avec les éléments qui l'entourent, et partage avec Jean Désy un désir de rapprochement entre les peuples dont leur travail d'écriture exalte l'importance.

Rares sont les recueils aussi pétris d'amour pour le pays vécu, rares aussi sont les aveux aussi fortement soutenus d'une telle constance et d'une telle permanence

devant ce désir d'habiter pleinement un lieu réel et de paroles. Soit, cet acte de foi n'est pas sans naïveté, sans une propension à la pensée magique, quelque peu granola, mais rien ne peut retenir le déferlement constant de cette envie de vivre en harmonie. Jean Désy le précise : « Nous étions tout colorés/Imbibés de ce Nord magique/Qui existe chez nous/Et en nous car la beauté/La beauté existe » (p. 100). On ne saurait être plus clair.

LE MOT « PAYS »

Désy encore pose précisément la question : « Ne sommes-nous pas tous les deux des poèmes/Avec quasiment rien sur le dos? » (p. 84) Êtres de paroles, en effet, dans l'échange amoureux d'une existence investie de paysages. Ils se donnent alors à l'inconstance des quatre saisons qui marquent les quatre parties de ce recueil, saisons si bellement nommées par Rita Mestokosho, lorsqu'elle signe ses textes : « Rita/27 uapikun-pishim^m 2008/*La lune des fleurs* (juin) » (p. 33), ou bien encore : « Rita sous une petite neige/19 tshishe-pishim^m 2009/*La grande lune* (janvier) » (p. 88).

Mais où va donc cette correspondance tout empreinte d'émerveillement et de don de soi, sinon là où nous l'explique Rita Mestokosho : « Mon cœur est vieux. Mon corps quant à lui s'élance/vers l'éternelle destinée... » (p. 33). Il faut les accompagner dans le bruit tranquille des branches, dans le chuchotement des rivières, à bord d'un canot qui dérive lentement de par la vie insublime.



François Turcot, *Cette maison n'est pas la mienne*, Saint-Fulgence, La Peuplade, 2009, 106 p., 19,95 \$.

Prix Émile-Nelligan 2010

Je n'ai pu m'empêcher de penser aux *Lignes aériennes* de Pierre Nepveu lorsque j'ai pris entre mes mains *Cette maison n'est pas la mienne* de François Turcot. Histoires de lieux, histoires de vies qui passent, ancrage du temps et de sentiments. Mais n'est pas Pierre Nepveu qui veut.

Un peu nostalgique, ce recueil de Turcot : clichés et émulsion argentine, albums souvenirs, la poussière qui s'accumule et la vie qui passe. À l'affût du mouvement secret des mânes, « au premier coup d'œil/l'inconscient à l'œuvre entre les murs/relègue aux signaux engloutis » (p. 14) le moindre trémolo des images. « L'archéologie des familles » (p. 16) peut commencer avec minutie, multipliant les vernis et les noms, la complexité des strates résiduelles qui font œuvre dans leur surgissement.

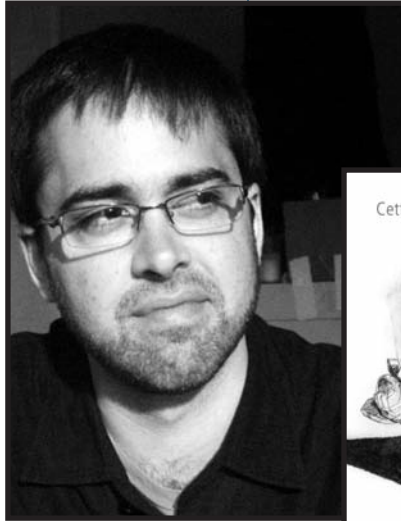
POÉSIE TROP NARRATIVE ?

Mais le recueil de Turcot pose directement la question du vers libre et de l'investissement narratif qu'il peut s'autoriser. La partie intitulée « Une clé, pas un trousseau » est à cet égard exemplaire. Très honnêtement, je ne peux considérer comme « poétique » ces deux strophes du poème vi : « C'est l'héritier légal de la maison/l'ainé des fils de McBeth/qui en 1844 — l'inscription sur le boîtier/l'indique — aurait acheté un daguerréotype/Southworth & Hawes// Rapidement commercia-

lisé en Amérique/le boitier de Daguerre/atterrit ainsi sur la Deuxième Concession/deux ans à peine après son brevet/— on dit d'ailleurs que dès 1841/plus de 2000 appareils/sont vendus de Paris à Londres, de New York/jusque dans la vallée du Saint-Laurent.» (p. 38) Rien ne permet de considérer ces strophes comme étant autre chose que de la prose déguisée, morcelée en pseudo-vers sans autonomie véritable. Foin de narrativité, peu m'importe également qu'une certaine tendance de la poésie française s'oriente vers une nomination la plus simple. Encore faut-il savoir quoi présenter comme poétique, savoir proposer une certaine dose de subtilité essentielle au surgissement des secrets arcanes d'un texte riche.

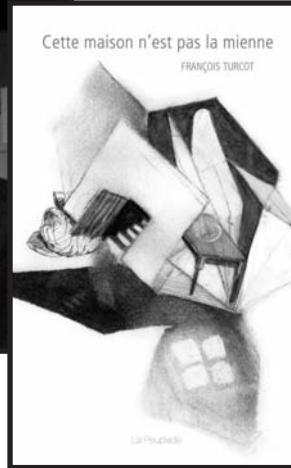
LA MONTRE PHOTOGRAPHIQUE

Il y a aussi que la thématique globale du recueil n'impose pas une originalité transcendante quand on propose pour la nième fois le champ des archives photographiques comme objet poétique. Mille fois a-t-on lu sur le sujet, et la manière d'aborder l'image est plutôt



FRANÇOIS TURCOT

difficilement renouvelable. La valeur de ce recueil est donc ailleurs, dans une façon de casser le rythme, d'aborder la mise en page elle-même qui retrouve des voies tracées par la pas si lointaine modernité des années quatre-vingt au Québec. Les proses trouées de «La plaque impressionnée» manifestent largement ce



parti pris presque passéiste. De même, il faut l'avouer, l'accumulation des points de vue enrichit grandement la valeur multiforme des propos tendus autour des personnages d'Enid Marsh, Andrew McBeth, Cliff Robertson et du poète témoin. Pour attester de ses incertitudes et des réalités floues, il faut avouer, il faut décrire: «je traverse des murs des fenêtres carrelées/des cahiers ou des portes placardées blanchies/un musée toujours repeint la trajectoire raide le chlore/de cette lumière pleine matinale/se contracte l'image focale se fige» (p. 73).

☆ 1/2

Christine Germain, *Soirs menteurs*, avec CD, texte et voix de Christine Germain, musique originale de Martin Tétreault, Montréal, Planète rebelle, coll. «Poésie», 2010, 54 p., 21,95 \$.

Le lancinant souci de la femme seule

L'idée n'était pas mauvaise d'imaginer la femme, à travers de très nombreuses figures, face à elle-même ou à l'autre. Mais voilà que l'ennui suppure de partout dans ce recueil minimaliste et sans le moindre étonnement.

Quand une auteure a l'audace de poser sa poésie «sur l'étal des fragilités», comme elle le fait en quatrième de couverture en une image tout aussi biscornue qu'improbable, on peut s'attendre à tout, mais pas à une fidélité aussi grande au projet lui-même qui est de pénétrer ce moment où le délétère l'emporte sur le moindre émerveillement. «Le chemin du vide est [le] présent» (p. 11) de cette femme décrite, «Elle [qui] n'a pas su comprendre/La prison d'être soi» (p. 15).

LA VOIX MONOCORDE DES HEURES

On se rabat alors sur le CD en un espoir bien vain d'animer notre lecture soporifique, mais là le désastre est complet. L'auteure récite ses textes comme une berceuse, à voix basse, pour ne pas réveiller la vie; et le compositeur de tenir la note lointaine et lancinante pour ne pas amener l'âme endormie. Tout est dit sur le même ton et accompagné de même. Ce murmure, si proche du silence, ne rend



rien, ne permet rien, sinon la somnolence insidieuse du somnifère. On a beau chercher à comprendre le parti pris, mais rien n'y fait, tout cela tient à un fil de petits mots bien banals, d'images éculées et de redites qui n'ont plus rien de percutant.

Rencontre-t-elle un homme que le voici «Habillé de lenteur et de certitudes [...] / Dans la brèche d'un regard fugace» (p. 16), sans doute pendant que «Ses dents [à elle] scintillent/dans une bouche de velours» (p. 43). Se retrouve-t-elle seule

(comme la plupart du temps), la voici qui «[...] s'invente un souvenir/Lampion sur sa blessure» (p. 21). Quoi qu'il en soit, la voici toujours face à «Une quête cristallisée/Au bon vouloir du manque» (p. 31). Toutes ces femmes à la maison, ou au lit, ou quêtant les corps au coin des rues, toutes ces femmes auraient pu traduire fortement une réalité désenchantée ou sordide si elles avaient eu plus de chair et moins d'apparence.

ECTOPLASMES DIVAGATEURS

Qu'elle soit «belle de rubans et de dentelles» (p. 36), qu'elle soit «Une robe de vanité serre sa poitrine» (p. 27) ou qu'elle voie «Sa cuirasse affaiblie/par un festin raté» (p. 49), rien n'y fait. On sent le cliché sourdre au moindre désir de faire image, on sent les limites mêmes de cette approche pointilliste. L'auteure, à force de donner avec une parcimonie par trop économe des indices, des traces d'identité, finit par noyer ses figures dans des détails qui oblitèrent le projet même qui est, visiblement, une dénonciation du sort réservé à trop de femmes en quête d'elles-mêmes, quand ce n'est pas des autres.■